

« Palmyre » : chasser les fantômes dans une prison syrienne

D'anciens détenus de la prison syrienne témoignent et « rejouent » leurs conditions d'incarcération cauchemardesques, entre 1986 et 2000.

L'AVIS DU « MONDE » – À VOIR

Palmyre est le nom d'une prison syrienne de sinistre réputation. L'organisation Etat islamique l'a détruite le 30 mai 2015, en la faisant sauter. C'est aussi le titre d'un documentaire, coréalisé par Monika Borgmann et Lokman Slim, dans lequel une vingtaine d'anciens détenus racontent et « rejouent » leurs conditions d'incarcération cauchemardesques entre 1986 et 2000, sous le règne d'Hafez Al-Assad. Ils endossent leurs propres rôles, ainsi que ceux des gardiens ayant perpétré violences et humiliations déshumanisantes. A propos de Palmyre, symbole de la répression syrienne où des centaines de personnes ont été tuées dans les années 1980, Amnesty International avait publié un rapport en 2001 : « *La prison militaire de Tadmor semble avoir été conçue pour infliger aux détenus des souffrances et une humiliation maximales, pour les terroriser et pour briser leur moral* », lisait-on dans ce document.

Des hommes joignent le geste à la parole, dans une « chorégraphie » glaçante

Le film, tourné dans une ancienne école proche de

Beyrouth, commence dans l'atmosphère un peu surréaliste de la fabrique du « décor », et de la découpe d'un faux bâton servant à mimer les innombrables coups administrés à ces hommes réduits à l'état de bêtes craintives. Aux témoignages individuels des anciens détenus, face caméra, se mêlent des performances collectives de ces mêmes hommes revivant leur quotidien d'alors. Ils joignent le geste à la parole pour ainsi dire, dans

une « chorégraphie » glaçante, même si elle ne dépasse pas la ligne de frontière que semblent s'être fixée les réalisateurs : cette reconstitution ne vise pas tant à illustrer l'horreur – il ne s'agit pas de rejouer les séances de douche bouillante – que de montrer le mouvement de corps soumis, répondant aux injonctions incessantes de domination et de terreur psychologique.

Entre travail de mémoire et exercice thérapeutique

Regarder ces hommes, quinze ou vingt ans après les événements, et l'expression de leurs visages, est une source inépuisable de questionnements : comment peut-on tenir et rester vivant face à un tel déferlement ?

Dans son dispositif, *Palmyre* fait penser au film de Raed Andoni, *Ghost Hunting*, Prix du meilleur documentaire à la Berlinale en 2016 : entre travail de mémoire et exercice thérapeutique, le cinéaste palestinien avait filmé des hommes ayant séjourné comme lui au centre d'interrogatoire Al-Moskobiya, à Jérusalem. Ensemble, ils avaient reconstitué l'univers carcéral, interprétant les différents rôles (soldat, détenu...) comme pour chasser les fantômes.